Document généré le 12 oct. 2024 05:06

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Roland Bourneuf, Hélène Harbec, Bïa Krieger

Yvon Paré

Numéro 138, été 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/62368ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2010). Compte rendu de [Roland Bourneuf, Hélène Harbec, Bïa Krieger]. *Lettres québécoises*, (138), 32–33.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

☆☆☆

Roland Bourneuf, *L'ammonite*, Québec, L'instant même, 2009, 234 p., 25 $.

Roland Bourneuf réinvente le **présent**

Arnaud Bermane est retrouvé mort sur la grève. Dans son sac à dos, des carnets et un passeport. Rien d'autre ! Catherine reconnaît son père dans l'entrefilet du journal.

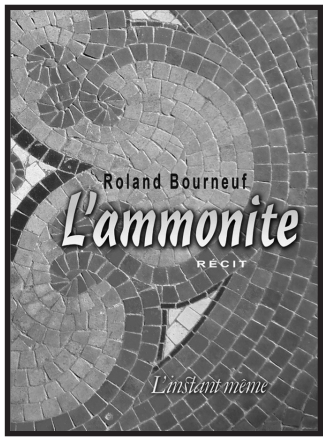
Ces carnets racontent les voyages d'Arnaud, s'attardent à ses réflexions et à ses errances. Par l'écriture, il remet en question sa vie et son passé. C'est peut-être la seule voix qui le berçait quand il s'arrêtait après une journée de marche ou de travail. Celle qui s'imposait quand il inventait des mondes à partir de ses figurines.

> *L'idée me vint de compulser des encyclopédies, des mémoires, des brochures jaunies, de vieux catalogues de mode, des cartes géographiques, de constituer des dossiers, puis d'ébaucher des récits. Je rapprochais, appariais, risquais des assemblages, composais des familles, des lignées.* (p. 15)

C'est ainsi qu'Arnaud part à la recherche de ses proches. Son père Charles, producteur de vin ; Odile, sa mère, qui a tourné le dos à toutes ses aspirations. Son frère Marc-Antoine, un idéaliste qui veut changer le monde. Un oncle explorateur, des religieux qui ont consacré leur vie aux plus démunis. Il y a aussi le grand-père Théo, un paysan têtu qui ne vit que pour sa terre. Jusqu'à la fin. Et ces secrets de famille qui hantent le petit garçon et qui ont été emportés dans la mort. Les guerres aussi, ces grands délires humains.

GENS ORDINAIRES

Roland Bourneuf s'attarde dans des régions peu connues de la France, des agglomérations qui gardent un pied dans le passé tout en se tournant vers la modernité.



Arnaud observe, écoute, tente de vivre l'ici maintenant. Il connaît des amours éphémères, se questionne sur cette lignée qui a fait ce qu'il est. Parce que l'humain, chez Bourneuf, est le fruit à la fois du passé et du présent.

Il a connu l'amour avec Olivia. Elle s'est enfuie alors qu'elle était enceinte. Ils ne se sont jamais revus. Lui, après une vie discrète, part sur les routes. Il vit d'expédients, effectue de menus travaux, va d'un pays à l'autre pour surprendre les gens dans leur vie et leurs amours. C'est surtout une façon de s'inventer une histoire, un passé et de tolérer le présent. Le lecteur devine qu'il séjourne dans les pays nordiques et en Amérique centrale. Son lieu de prédilection demeure l'Europe cependant.

Roland Bourneuf décrit l'univers des paysans, des petits commerçants pour qui chaque geste marque les jours, les tâches qui usent le corps et finissent par étouffer les rêves.

L'écrivain ramène à la vie ces oubliés de l'histoire. Un monde qui ne peut survivre que dans la mémoire et les souvenirs.

À la lecture de *L'ammonite*, j'ai souvent pensé à Marie Rouanet, cette écrivaine admirable qui a su si bien cultiver l'art de la mémoire. Signalons surtout son magnifique *Quatre temps du silence*. Roland Bourneuf est de cette lignée.

☆☆☆

Hélène Harbec, *Chambre 503*, Ottawa, David, 2009, 312 p., 22,95 $.

Hélène Harbec fixe la **mort**

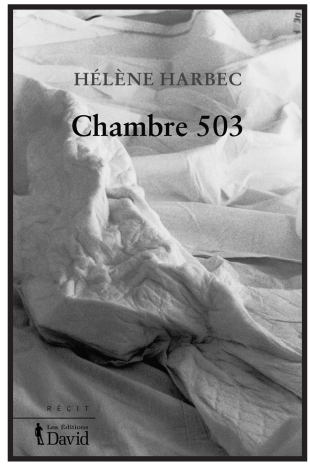
Certaines périodes de la vie sont plus difficiles que d'autres. Le dernier couloir, la dernière chambre qui mènent à la mort, qui veut s'y attarder ?

Hélène Harbec, dans *Chambre 503*, assiste aux derniers jours de son père atteint d'un cancer. Son état demande des attentions continues. Incontinence, pertes de mémoire, vision diminuée, locomotion réduite. La mort est proche, il le sait, il le sent.

> *Il dit qu'il n'aperçoit pas la mort à l'horizon, mais qu'il n'a rien contre. Il espère au moins avoir le temps de voir le nouveau bébé qui naîtra dans la famille.* (p. 69)

Hélène Harbec note les changements chez son père jour après jour. Ses colères contre les contentions, les mots qui se bousculent et ne disent plus ce qu'ils disaient. Il s'accroche pourtant.

> *Je ne sais pas à quoi il sourit, sa vue est si faible. Peut-être perçoit-il à l'instant la mesure de son infortune. Il sait bien qu'il n'est pas au bout de ses peines. Il voit sa vie qui s'en va là-bas. Qui marche au loin. Son visage s'assombrit. Il se retient de pleurer et décide de faire demi-tour, c'est trop loin.* (p. 77)



La fille écrit pendant les heures de veille, ces moments où elle a l'impression de s'égarer dans un repli du temps. L'écriture comme une bouée de sauvetage. Cela n'empêche pas l'écrivaine d'exprimer des doutes.

Que vaut un livre qui s'écrit quand un père se meurt ? La vie ne précède-t-elle pas les mots ? (p. 193)

FAMILLE

Les autres patients deviennent des familiers. M. Veilleux qui s'accroche à son passé, Alice qui ne sait plus que hurler et Mme Granger si touchante et effarouchée. Tous sont vieux d'une vie et si près de l'enfance.

> *Une ressemblance étrange entre le vieil homme qu'il est devenu et un nouveau-né. Comme si être prêt à naître ou à mourir faisait ressortir les mêmes traits, les mêmes postures, les mêmes regards.* (p. 40)

Un récit qui remuera bien des souvenirs pour celui ou celle qui a connu semblable situation. J'ai revu ma mère dans son lit ou encore ma sœur qui combattait le cancer…

Le récit est rendu avec une belle simplicité. Une description clinique qui bouleverse souvent.

Conscient, confus, supportant à peu près tout avec stoïcisme, attentif à son épouse et à sa fille qui ne fabule jamais pour entretenir l'espoir, Jean-Paul Harbec devient un héros admirable devant l'inéluctable. Sa fille lui rend un bel hommage dans *Chambre 503*.

☆☆☆

Bïa Krieger, *Les révolutions de Marina*, Montréal, Boréal, 2009, 280 p., 25,95 $.

Bïa Krieger crée une **surprise**

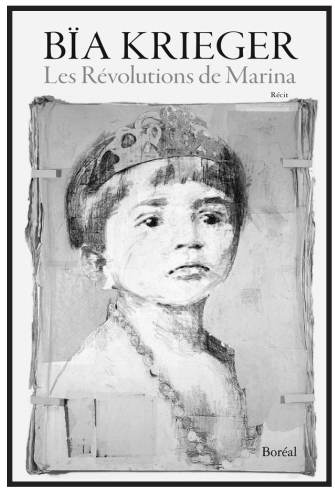
Bïa s'est imposée comme chanteuse au Québec. Si le prénom est familier, il faut maintenant tenir compte de Krieger, son nom de famille. *Les révolutions de Marina* nous plongent dans les pérégrinations qui ont marqué son enfance.

Militants engagés, ses parents devaient changer d'identité et se déplacer constamment pour échapper à la police et à la dictature.

> *Ceux, qui, comme mes parents, ne croyaient pas à la violence comme moyen pouvant servir des fins légitimes, vouaient leur existence à la diffusion d'organes d'information illégaux, à l'organisation de syndicats, à la sensibilisation des masses laborieuses et à la pénétration des idées libertaires tant dans les couches opprimées que chez les intellectuels du pays.* (p. 14)

Pendant ces disparitions, la jeune Marina se retrouvait chez ses grands-parents maternels. Un couple conservateur, mais des gens généreux qui n'hésitaient jamais à aider leurs enfants.

BÏA KRIEGER



Apprentissage des langues, découverte de la différence, Bïa Krieger témoigne de son vécu simplement.

LE GOÛT DE L'EXIL

Marina prend goût à ces exils qui la mèneront dans différents pays d'Amérique du Sud. Particulièrement le Chili pendant le court règne de Salvador Allende. Ses parents y trouvent du travail et peuvent enfin vivre au grand jour, n'ayant plus à dissimuler leurs idées et leurs croyances. Tout semble possible pendant cette période d'euphorie.

> *J'aimai le Chili. Son air froid et sec qui faisait geler les crottes de nez, provoquant sans cesse des saignements de narines. Son peuple si taciturne, grave, mélancolique et assoiffé de poésie, ces visages homogènes, cette parfaite chiliennitude faite de cheveux noirs de jais, d'yeux légèrement bridés, de pommettes hautes et de peaux mates, de femmes sérieuses et sans fard et d'hommes introspectifs épargnés par la calvitie.* (p. 69)

Le rêve ne durera pas. Il faudra s'exiler au Portugal cette fois, composer avec une société sclérosée.

LE BRÉSIL

Et après bien des déplacements, des escales chez les grands-parents, elle retrouve le Brésil à l'âge de l'adolescence.

> *Je débarquai au pays du dévergondage, où l'on expose les rondeurs charnues sans y penser, où l'on s'appelle « mon amour » et « chéri » à la caisse du supermarché ou dans l'autobus. « Tu n'as pas l'appoint chérie ? » « Ah, désolée, mon cœur ! Je n'ai aucune monnaie ! » Le langage corporel, le ton de voix langoureux et les attouchements triviaux du plus banal échange* carioca *seraient passés à Lisbonne pour une invitation à la débauche ; et sous ces gais tropiques les bikinis tenaient moins de place qu'une balle de ping-pong dans une main fermée. J'étais dépaysée dans mon propre pays.* (p. 35)

Les migrations peuvent faire en sorte que l'on devient étranger dans son propre pays.

TÉMOIGNAGE

Apprentissage des langues, découverte de la différence, Bïa Krieger témoigne de son vécu simplement. La fillette montre une capacité de résilience et d'adaptation exceptionnelle.

Le récit passe de la vie de l'enfant à celle de l'adolescente qui connaît ses premiers émois avec des garçons pour replonger dans ses premières années. Une fois familiarisé avec ces allers et ces retours, on suit la narratrice avec plaisir.

Bïa Krieger est plus qu'une chanteuse. Elle démontre dans *Les révolutions de Marina* un talent d'écrivaine.